

Théâtre universitaire

› “Universcènes”

Entretien avec Céline Nogueira et Katharina Stalder, metteuses en scène pour le festival qui se déroule à la Fabrique de l'Université Jean-Jaurès.

Depuis quinze ans, le festival “Universcènes” promeut et diffuse le théâtre contemporain en langue étrangère. Cette année cinq compagnies de théâtre basées à l'Université Jean-Jaurès proposeront des spectacles joués par des étudiants et comédiens amateurs encadrés par des professionnels, en espagnol, italien, allemand, anglais et langue des signes française. Rencontres avec Katharina Stalder et Céline Nogueira (photo), metteuses en scène de La Vieille Dame et Les Sœurs Fatales, compagnies membres du collectif Universcènes.

• Festival “Universcènes”, du 7 au 15 mars, à la Fabrique de l'Université Jean-Jaurès (5, allée Antonio-Machado, culture.univ-tlse2.fr, entrée libre)

› Katharina Stalder

Qui est l'auteur de la pièce ?

› Katharina Stalder : « Je mets en scène “N63 (Ça me rappelle quelque chose)”, pièce de Liat Fassberg, dramaturge originaire d'Israël qui vit en Allemagne et écrit désormais en allemand. Dans ses projets d'écriture, Liat Fassberg choisit souvent des thèmes qui ont une pertinence sociale, historique ou politique et s'intéresse aux questions de la représentation, de l'historiographie et des droits humains, ainsi qu'au rôle de la multiplicité des perspectives dans la construction d'une image du monde et au concept de “réalité”. C'est pourquoi Fassberg renonce à des personnages classiques et cherche des formes alternatives de narration qui soulignent la complexité du récit, de la langue et de la représentation. »

Quel est le propos de la pièce ?

« La seule didascalie, en début de la pièce, dit : “Un bus de nuit. L'événement n'est pas représenté comme un tout, mais pourrait éventuellement être reconstitué à partir de la réaction des passager-es. Le hasard, si ce n'est l'arbitraire, détermine le cours des choses : cela peut arriver à n'importe qui, à n'importe quel moment. Chacun-e pourrait être assis-e à n'importe quelle place. Par conséquent, il n'y a pas de noms ni d'identités complètes, juste des chiffres et des souvenirs, des associations. Des papiers ne sauraient résumer des êtres humains”. C'est donc une pièce-kaléidoscope qui reflète cet “événement” (la police a sorti deux sans-papiers du bus) par des monologues et courts dialogues des autres passager-es. Ces textes s'entrecroisent et sont ponctués par des réactions sur les réseaux sociaux sur ce qui se dit/se passe dans le bus. La mise en scène de la compagnie La Vieille Dame se sert de cet entrecroisement pour mettre en corps et en espace tous les interprètes de la troupe. »

Pourquoi avez-vous choisi cette pièce ?

« Pour La Vieille Dame, le choix de la pièce est toujours lié à une parution aux PUM - Presses Universitaires du Midi, dans la collection “Nouvelles Scènes”. Le texte de “N63...” ne fait pas exception et vient de paraître dans cette collection — ce qui n'est pas forcément le cas des autres compagnies qui forment le collectif Universcènes. En tant que metteuse en scène de La Vieille Dame, je mets pour ainsi dire en scène des commandes — ce qui n'est pas une contrainte, mais à chaque fois une rencontre! Pour ce texte, que j'ai également traduit moi-même, le cas est un peu différent : j'ai rencontré Liat Fassberg qui m'a confié son texte lors d'une réunion du réseau de traduction Eurodram, et comme je le trouve très intéressant dans son contenu — aborder des questions sociétales par un biais résolument artistique et non pas seulement documentaire et/ou didactique — et dans sa forme, très “postdramatique”, j'avais envie de le faire connaître, par sa traduction d'abord et ensuite par sa mise en scène. En écho aux passager-es du bus venu-es des quatre coins du monde, la pièce n'est pas seulement écrite en allemand, il y a aussi des passages en anglais, hébreu, italien et turc — ce qui nous a permis d'ouvrir encore davantage la compagnie à des gens qui parlent ou apprennent ces langues — et c'est un défi supplémentaire aux cinq surtitreur-es issu-es du master D-TIM! »

• “N63 (Ça me rappelle quelque chose)”, lundi 7 mars à 12h45 et 19h00

› Céline Nogueira

Quel auteur avez-vous choisi pour ce neuvième projet que vous dirigez avec la compagnie Les Sœurs Fatales ?

› Céline Nogueira : « Nous avons choisi “The People” de l'Américaine Susan Glaspell. J'avais exploré son écriture réaliste dans “Trifles”, dans le cadre du American Theatre Project que je menais avec ma compagnie Innocentia Inviolata en collaboration avec le Laboratoire Cas de l'Université Toulouse Jean-Jaurès. Son intérêt pour l'actualité sociale et politique est au cœur de ce choix. Susan Glaspell a codirigé les Provincetown Players, un collectif d'artistes réunis autour de leur désir d'expérimentation et de leurs idéaux sociaux libertaires. Elle a participé au Federal Theater Project, programme mis en place durant la Grande dépression dans le cadre du New Deal pour soutenir le spectacle vivant et l'emploi, réunissant des compagnies régionales et qui a permis l'émergence d'artistes tels que Arthur Miller ou Orson Welles. »

Présentez-nous la pièce choisie...

« “The People” (Le Peuple) a été représentée pour la première fois en 1917. Elle met en perspective la chute du journal révolutionnaire de l'époque, *The Masses*, avec les querelles au sein des Provincetown Players. La pièce nous invite dans la salle de rédaction du Journal rebaptisé *The People* qui se trouve au bord de la faillite faute d'abonnés. L'équipe attend des nouvelles de financements et dans ce climat de peur et d'insécurité, les journalistes doutent,



Céline Nogueira © Lorán Chourrau

s'investissent, se piétinent. Une satire qui donne à voir la réalité quotidienne des relations humaines et des rapports de force dans ce groupe d'idéalistes mais aussi les rêves de grands changements politiques. Tandis que le Journal s'apprête à mettre la clé sous la porte, des représentant-es du peuple vont changer la donne et redonner espoir à ces intellectuels désabusés. C'est un miroir simple et direct sur l'emprise de l'ego lorsque l'individu se sent en danger, lorsqu'il est en mode “instinct de survie” : pour certain-es l'instinct de survie pousse à la solidarité, à l'altérité, au dialogue, à l'entraide, pour d'autres, il pousse au repli sur soi, l'agressivité, l'ostracisme ou l'égoïsme. »

Pourquoi avez-vous choisi cette pièce ?

« Parce que la crise Covid, parce que les élections, parce que le climat de morosité ambiante où l'on se trouve en état d'alerte, de qui-vive, permanent. Parce que nous sommes au cœur d'une crise sociale, politique, humaine qui plonge le monde entier dans l'insécurité, la perte de repères et de sens, la difficulté à se projeter et à faire confiance en nos motivations originelles et à l'altérité. Avec la Covid et la fermeture des lieux culturels, les artistes sont plongés dans la précarité. Les publics sont privés d'un accès à la culture qu'ils n'ont jamais remis en question. Les artistes parfois non plus d'ailleurs. Soudain, la privation. Et soudain cette question : la culture, les arts sont-ils essentiels ? Dans “The People”, la survie du Journal comme celle des individus potentiellement sans emplois est en jeu, et avec elle, la nécessité même du Journal et de leur voix. Poète, philosophe, journaliste politique, artiste... s'ils sont tous convaincus de leur absolue nécessité, qui a le dernier mot ? Et qu'en est-il de la voix du “peuple” ? Ici, c'est le “peuple” — le public — qui provoque le dialogue pour trouver un sens commun actif et créatif, productif et émancipateur et qui révèle la nécessité de créer et de penser, mais aussi celle de se rencontrer, partager nos espoirs d'une société équitable, à l'écoute, reliante et incluante. Dans l'actualité faite d'oppositions et de clivages, “The People” est une invitation à renoncer à l'ego et nos peurs nombrilistes pour nous rassembler et tenter de réinventer, par le rêve et la détermination un vivre ensemble nouveau, qui convoque le cœur et l'innocence. Et ai-je précisé que c'est une femme, dans la pièce, qui ouvre la voie à cette renaissance ? »

• “The People”, mardi 8 mars à 19h00, mercredi 9 mars à 12h45 et 19h00

ET AUSSI THÉÂTRE

✓ THÉÂTRE/RÉCIT-CONTE

La Compagnie Le Silence des Mots propose “De l'autre côté du miroir”, une pièce mise en scène par Cécile Souchois-Bazin et David Torména. Les femmes sont belles! Le miroir en est l'un des témoins et il est aussi celui à travers lequel le corps est malmené, transformé, dévalué, exécré. Raconter le temps qui passe pour que le miroir puisse laisser entrer la lumière et invite les femmes à passer de l'autre côté, là où l'obsession pour le corps se transforme en goût pour la vie. (tout public à partir de 10 ans)

• Les 4 et 5 février à 20h30 au Théâtre du Chien Blanc (26, rue du Général Compans, métro Marengo-SNCF, 05 62 16 24 59)

✓ MAUX D'EXIL

La Compagnie Danse des Signes va donner “Ça recommencera”, un dilemme pour deux acteurs autour de l'exil sur un texte d'Alexandre Bernhardt : Un frère sourd et sa sœur fuient une oppression. Ils sont seuls au milieu de nulle part. À l'aide de leur langue commune, ils débattent. Ils ne savent pas quel chemin prendre. Ils attendent le signal. Soudain, avec leur radio, ils apprennent que la ville d'où



ils viennent a été bombardée. La sœur, idéaliste, veut revenir sauver les vies qui peuvent l'être. Le frère, pragmatique et réaliste, sait qu'il n'y a pas d'autre solution que d'avancer vers l'inconnu. S'ils continuent leur chemin ensemble ce serait pour de mauvaises raisons. S'ils se séparent, ils ne se reverront jamais... S'entrelacent autour de leur histoire les portraits des mêmes déchirures : en Syrie en 2015, au Chili en 1973, au Vietnam en 1972, et en Espagne en 1939. « Nous sommes des enfants d'exilés. Et si nous écoutons en nous, nous captions l'écho de tous nos ancêtres qui ont dû passer par la séparation, la fuite et la reconstruction de leur identité. Nous pouvons sentir la déchirure du passage de l'appartenance au déracinement. Et comme un collier de prière relie des perles entre elles, nous pouvons relier dans l'histoire de nos ancêtres tous ces moments, tous ces points de rupture. C'est ce que je souhaite explorer avec cette pièce. Je souhaite trouver le moyen de montrer, sur scène, l'inévitable redondance de ces moments à travers l'histoire. » (Alexandre Bernhardt)

• Jeudi 17 février, 20h30, au Centre Culturel Alban Minville (1, place Martin-Luther-King, métro Bellefontaine, 05 61 43 60 20)

✓ DANSE

La Compagnie Les Âmes Fauves donne “Sang neuf” : un plateau libre et nu accueille trois femmes aux caractères bien trempés, dont la détermination révèle en creux les cris silencieux ; trois danseuses qui conjuguent chacune à leur façon atouts et maladrotes pour puissamment s'engager dans le mouvement ; trois interprètes, volontairement mises à l'épreuve d'un engagement viril des corps pour chercher les moyens de questionner l'espace actuellement conquis par les femmes et qui, par leur force déployée, reconsidèrent une certaine place du masculin.

• Vendredi 11 février, 20h30, au Théâtre des Mazades (10, avenue des Mazades, métro Barrière de Paris, 05 31 22 98 00)